

théâtre
des 13 vents centre
dramatique
national montpellier

INSTITUT
OPHÉLIE

NATHALIE GARRAUD,
OLIVIER SACCOMANO

REVUE DE PRESSE

à partir du

6
Oct.

INSTITUT OPHÉLIE

Théâtre des 13 vents – Montpellier

Olivier Saccomano Dans la psyché d'Ophélie



Après *Un Hamlet de moins*, les deux co-directeurs du Théâtre des 13 vents, Nathalie Garraud et Olivier Saccomano, poursuivent leur exploration des personnages shakespeariens et s'intéressent dans *Institut Ophélie* à la figure de celle qui est, sans doute, moins folle que d'aucuns ne le croient.

Théâtral magazine : Avec *Institut Ophélie*, vous poursuivez le travail que vous aviez engagé, l'an passé, avec Nathalie Garraud, dans *Un Hamlet de moins*. Quel lien faites-vous entre ces deux pièces ?

Olivier Saccomano : Il existe, avant tout, un lien pratique car notre objectif a toujours été de travailler sur la figure d'Ophélie qui nous intéressait depuis longtemps. Pour cela, nous avons d'abord décidé d'en passer par une pièce d'étude, *Un Hamlet de moins*, où nous avons adopté un parti pris radical en resserrant l'intrigue autour des personnages d'Ophélie, d'Hamlet, d'Horatio et de Laërte. Nous avons ainsi confié les rênes dramatiques aux jeunes pour mieux comprendre leurs rapports à leurs aînés, au royaume et au monde. Une fois ce travail réalisé, nous pouvions nous focaliser sur la figure délirante d'Ophélie.

Délirante ? Vraiment ?

Tout au long de la pièce de Shakespeare, Ophélie ne cesse d'être abrutée par les conseils

d'Hamlet et de son père ; or, au moment où elle prend la parole, elle livre un discours construit par fantasmes successifs, par libres associations, qui sort du sillon de la communication de cour. C'est une parole dangereuse qui peut la faire passer pour folle alors qu'elle ne dit pas n'importe quoi. A nos yeux, ce personnage repose sur une triade : la folie, les représentations féminines qu'elle incarne et la question de la valeur que l'on accorde aux gens.

Et c'est autour de ces trois enjeux qu'est bâtie *Institut Ophélie* ?

Toute la pièce est effectivement construite autour d'une femme. Au début, elle est seule au plateau et décrit au public ce qu'il est en train de voir. Recluse, coupée du monde tel qu'il va, elle va peu à peu se mettre à imaginer des tableaux où apparaissent des figurants, des fantômes, des spectres qu'elle convoque. Ce sont, à la fois, des figures historiques et des figures qui traduisent des types d'oppressions particulières – travail, famille,

patrie – qui se déroulent entre ces quatre murs. En affolant les tableaux qu'elle invente, elle recompose, en réalité, des obsessions historiques et interroge la représentation des femmes dans cette histoire-là, leur place dans ce "travail, famille, patrie".

Pour construire cette pièce, avez-vous eu d'autres sources d'inspiration que l'œuvre originale de Shakespeare ?

Nous avons rapidement associé Ophélie à la poésie surréaliste post première guerre mondiale, à ces soldats qui ont perdu la langue, mais apprennent, au contact d'André Breton qui s'essaie à la méthode des associations libres, à avoir soif d'une parole nouvelle. En parallèle, j'ai également beaucoup étudié les poétesses du XXe siècle comme Emily Dickinson, Virginia Woolf ou Sylvia Plath, et j'ai découvert, au fil de mes recherches, des traits communs entre toutes qui sont venus nourrir, et enrichir, notre travail.

*Propos recueillis par
Vincent Bouquet*

■ *Institut Ophélie*, d'Olivier Saccomano, mise en scène Nathalie Garraud. Théâtre des 13 vents – CDN Montpellier, Domaine de Gramont 34000 Montpellier, 04 67 99 25 00, du 6 au 20/10

La Marseillaise

OCCITANIE / CULTURE

Olivier Saccomano : « Le théâtre est là pour exercer notre regard »

ENTRETIEN

Depuis 2018, Olivier Saccomano, philosophe de formation, auteur, est codirecteur, avec Nathalie Garraud, metteuse en scène du théâtre des 13 Vents à Montpellier.

Le 16 septembre, les codirecteurs présenteront la saison théâtrale au public au domaine de Grammont*. Le centre dramatique national fonctionne avec un budget de 3,5 millions d'euros (soutien État 65 %, Métropole de Montpellier 23 %, Région Occitanie 10 %, Département Hérault 2 %).

La Marseillaise : Vous créez, en octobre, « Institut Ophélie », conçue en diptyque avec « Un Hamlet de moins ». Dans « Institut Ophélie », y a-t-il une parenté avec l'œuvre de Shakespeare ?

Olivier Saccomano : En termes d'intrigue, non. Dans *Institut Ophélie*, nous suivons le trajet d'une femme hantée par la représentation des femmes dans l'histoire politique du XX^e siècle et dans l'histoire de l'art. Ce qui la pousse à faire naître des tableaux vivants, peuplés de figurants de l'Histoire, de fantômes, de spectres. C'est une lutte avec les images, et au fil de ces images, le nom d'Ophélie circule, à intervalles réguliers, comme un point de cristallisation de motifs récurrents : le pouvoir des images, l'enfermement (couvent, maison, asile...), la folie, la noyade ou le suicide, qu'on retrouve sous d'autres formes dans nombre de destins de femmes, au XX^e siècle (Rosa Luxembourgeois, Virginia Woolf, Camille Claudel, Sylvia Plath, Marilyn Monroe, Sarah Kane...). Notre pièce est hantée par Ophélie plus que par Shakespeare.



Olivier Saccomano est un auteur de théâtre. Il publie aussi des textes théoriques de philosophie. PHOTO JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Régulièrement, le théâtre documentaire est à l'affiche des 13 Vents, ce trimestre avec 2 pièces d'Adeline Rosenstein. Pourquoi ?

O.S. : Le théâtre documentaire est un mouvement important dans l'histoire du théâtre, mais il en existe des formes différentes, voire opposées dans leurs intentions. Aux 13 Vents, nous nous intéressons à des artistes comme Françoise Bloch ou Adeline Rosenstein, pour qui la question du document demande au théâtre de vraies inventions formelles : il ne s'agit pas de journalisme, de témoignage, mais bien de théâtre. Adeline Rosenstein se refuse par exemple à produire sur scène documents, images, témoignages. Adeline a été formée au

clown, et sa manière d'entrer dans des questions historiques exigeant un long travail de documentation, repose entièrement sur les acteurs et leur capacité à nous rendre visibles, par les outils basiques du théâtre (corps, voix, espace), des situations géopolitiques. C'est à la fois très précis, très éclairant, et très drôle. Il s'agit davantage de théâtre documenté que de théâtre documentaire.

Quels spectacles voulez-vous en particulier mettre en avant cet automne ?

O.S. : En décembre, nous accueillons *La Cerisaie* de Tchekhov, que Daniel Jeanneteau et Mammar Benranou ont

monté au Japon avec une distribution franco-japonaise. La pièce de Tchekhov est une pièce de passages, entre deux mondes, deux époques, deux âges, et cette mise en scène en propose une version sortie de la gangue des représentations réalistes et conventionnelles (avec ses arbres, ses services à thé, ses valises), tout en conservant la charge féroce qui était celle de Tchekhov à l'encontre d'une aristocratie à l'agonie. En la plaçant à une échelle « mondiale », et sur un plateau aérien, vaste, presque abstrait, d'une infinie délicatesse, cette mise en scène rend sensible l'espace et le temps, et livre une grande méditation picturale sur l'Histoire et ses mouvements de fond.

Avec quels mots décririez-vous la philosophie de cette nouvelle saison ?

O.S. : Le théâtre est là pour exercer notre regard. Il y a une joie particulière à partager collectivement une expérience où l'on regarde des formes étonnantes, qui nous sortent de nos montages mentaux habituels, des modes de perception dominants. C'est pourquoi, disait Brecht en son temps, l'art du théâtre ne devrait jamais séparer la pensée du divertissement, car il y a un divertissement, au sens d'un plaisir profond, dans les trajets de pensée qu'on suit au cours d'une représentation. Ce n'est donc pas le lieu d'une réflexion générale sur les problèmes du monde, ni même celui d'une prise de conscience. Je le répète, le théâtre – et les 13 Vents essayent de se tenir à cette humble exigence – n'est ni plus ni moins qu'un exercice du regard.

Entretien réalisé par Catherine Vingtrinier

* À 19h. Le public pourra ensuite boire un verre, se restaurer et danser. Entrée libre. Réservation conseillée : reservation@13vents.fr / 0467992500.

Midi Libre



Dans le rôle central, Conchita Paz (ici à l'extrême droite, en répétition) délivre une performance dingue, intrinsèquement dingue. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

REPÈRES

- La création "Institut Ophélie" est encore donnée ce samedi, puis les 18, 19 et 20 octobre (20 h), au théâtre des 13 Vents. Elle sera jouée les 8 et 9 décembre à L'Archipel, à Perpignan, avant de partir en tournée jusqu'en mai.

- Le 20 octobre, la soirée "Poésie !" à la brasserie Le Dôme, mettra en vedette le poète et traducteur bruxellois Tom Nisse.

- Toujours sympa, le "Qui vive !" du 22 octobre, conçu par Nathalie Garraud, Olivier Saccomano et la troupe associée aux 13 Vents, associera à partir de 17 h lecture, performance, pièce, projection, discussion et musique. Olivier Neveux précédera à 14 h 30 avec son séminaire "Passages secrets".

www.13vents.fr

L'Ophélie des grandes heures

THÉÂTRE

Le centre dramatique national de Montpellier ouvre sa saison avec "Institut Ophélie" à voir jusqu'au 20 octobre.

Jérémy Bernède
jberuede@midilibre.com

Au commencement était Ophélie. Telle que, dans *Hamlet*, Shakespeare l'a immortalisée : très belle, très jeune, très vierge, très morte. Comme figure inspirante, elle se posait là... Pourtant, depuis, elle s'est inscrite, réitérée, multipliée dans l'histoire de l'art et de la représentation des femmes. Au commencement était donc une figure imposée. Mais ici tout commence par une figure

libre. Incarnée par Conchita Paz. Ni fille, ni mère, ni compagne. Bord plateau, robe noire, elle détaille le décor qui bientôt va s'animer : un angle, mort pour l'heure, d'intérieur bourgeois comme on en voit depuis cent ans. C'est du reste lui, le siècle, qui va se projeter en deux temps, les années folles, les sixties, et beaucoup de mouvements dans cet *Institut Ophélie*.

Écrite par Olivier Saccomano et mise en scène par Nathalie Garraud, la nouvelle création des 13 Vents est une drôle d'expérience. À la fois absolument cérébrale et profondément ludique, éminemment politique et farouchement poétique. C'est un geste d'un genre singulier et un genre de geste au féminin et du féminin pluriel. Une geste de la femme, des femmes. Pendant l'heure quarante que dure la pièce, la femme liminaire

va voyager sans bouger mais pas sans changer, à travers le temps. Le temps moderne, industriel et néolibéral, qui est encore le nôtre et qui a démarré au sortir de la Grande guerre. Pas de narration filée mais des visions fragmentées, ici archétypales, là anecdotiques, qui mettent en scène une notion ou une réalité de la femme et sa représentation dans l'art et l'imaginaire. Ainsi l'homme s'étant appliqué à s'auto-décimer, est-elle astringente dans les années 20, à régénérer la nation ou la soulager. Maman ou putain. Notre héroïne, qui se refuse à être Ophélie, sera tour à tour l'une et l'autre, tandis que sur le plateau, circulent ad nauseam des gueules cassées, des nonnes affairées, des notables satisfaits. C'est un tourbillon d'images et de paroles, les premières générées par Nathalie Garraud possèdent une grande

charge esthétique et sémiotique, les secondes, produites et glanées par Olivier Saccomano, crépitent de puissance théorique et critique. On écarquille les neuroses pour n'en rien louper ; exercice très plaisant. Ici, on assiste à un avortement clandestin et on entend dégoiser que la contraception est un complot antimilitariste. Là, des sœurs à comette parlent de la beauté de leur fiancé, mais aussi du triple viol subi par Marie, le père, le fils et allez, le saint-esprit. Ailleurs, on nous invite à réfléchir à la gémellité des André les plus cruciaux d'alors, le Citroën industriel et le Breton culturel, dont sera la synthèse parfaite, et capitaliste, et artistique, un troisième André, qui préférerait qu'on l'appelle Andy... Warhol. Mais avant de rallier l'époque du génial sérial pilleur, une intervention savoureuse nous aura éclairés sur la

pérennité de l'ambivalente figure ophélienne, et livré des clés de lecture de la tornade d'évocations qui reprend, à la valse et le baroque succédant la lounge. La séquence sur le sourire dans la représentation, interdit dans la peinture, obligatoire dans la photographie, est brillante. La scène ordinaire de la vie domestique est hilarante dans la soumission, glaçante dans la domination. Warhol ramène sa fraise et sa mèche chantilly, et Deleuze nous semble faire de même de son clope. On leur préfère la réunion des femmes. D'abord au foyer. Ensuite au brasier. On croit alors reconnaître, iconisées, Simone de Beauvoir, Angela Davis et Silvia Federici. Les idées fusent, les concepts satellisent, mais on n'oubliera pas les derniers mots, adressés aux sœurs, aux femmes, à toutes les Ophélie : « *Tenez bon.* »



Aux 13 Vents : un fascinant bal des folles

Autour de la figure d'Ophélie, «Institut Ophélie» est un étourdissant manifeste féministe aussi exigeant intellectuellement que réjouissant et spectaculaire. À l'écriture et à la mise en scène, le couple Olivier Saccomano-Nathalie Garraud, qui dirige le Centre dramatique national de Montpellier depuis 2017, se montre à son meilleur niveau.

«Très jeune, très vierge, très morte» : en quelques mots, voici Ophélie, noyée romantique, victime de la barbarie d'un certain royaume du Danemark. Ce n'est pas l'épouse d'Hamlet qui apparaît sur scène mais une femme en colère, grinçante, le diable au corps. Ce n'est pas le mortifère «J'obéirai, mon seigneur» de Shakespeare qui sort de sa bouche, mais du défi, de la colère. Tout part donc d'une Ophélie vénère qui sort du cadre de l'histoire. Une «Ophélie devenue pour nous le nom d'un désir, violent et violenté, qui ne s'adapte pas. Un nom à opposer à l'adaptation, normalisation, pacification à l'œuvre depuis cent ans dans les nouveaux royaumes du marché mondial».

Fidèle du couple Garraud-Saccomano depuis près de 15 ans, l'actrice d'origine espagnole Conchita Paz est sur scène, et n'en sortira pas durant plus d'une heure. Elle va incarner ce mythe à la «face humaine plastique» comme disait Hugo, miroir tendu de nos soumissions. Brisant son assignation, elle sera cette «pensée dangereuse» dont parle à son sujet Saccomano, ce sort jeté à la face d'une histoire

masculiniste.

Un intérieur bourgeois d'un gris tendance, avec tout ce qu'il faut de portes multiples et de tête de cerf empaillé, va constituer le cadre unique et réflexif d'un long continuum historique sur un genre sacrifié, de Shakespeare à nos jours. Une longue histoire de représentations sexistes qu'incarne, sous de somptueuses lumières, le drap couvrant le corps d'une femme offerte au regard de l'art. Olivier Saccomano s'appuie sur des moments choisis de la régression/répression qui se succèdent avec fluidité les uns aux autres.

Avec ses gueules cassées, va être évoquée cette période suivant la Première guerre mondiale qui voit les femmes, sauveuses d'une nation privée d'hommes, se voir interdire d'avorter. Plus tard, l'épousée malheureuse de Hamlet devient une ménagère Kodak, totalement aliénée. Dans les années 60, la nouvelle vague en France réexamine la figure féminine sacrificielle sous des volutes de fumée de cigarette. Ophélie traverse le temps prête pour le grand carambolage des aspirations refoulées à l'heure de #MeToo : «des forces me poussent à parler».

Il n'était pas gagné d'adhérer à ce spectacle saturé de références et d'esthétiques où l'on croit deviner des figures célèbres comme Andy Warhol, et sa mèche peroxydée, la révolutionnaire Rosa Luxembourg, jetée dans un canal à Berlin, Beauvoir et son turban, ou encore Marilyn Monroe, Ophélie d'Hollywood. Olivier Saccomano a nourri son pro-

pos avec une indéniable hauteur intellectuelle tout autant qu'une grande envie de jeu disruptif. Pas de féminisme lénifiant mais une expérience complexe et explosive de plateau, grâce à la mise en scène de Nathalie Garraud, par ailleurs d'une précision horlogère. Cela a des allures de ballet-théâtre avec des entrées mécaniques des acteurs de jardin à cour, sortant puis entrant à nouveau comme des coucous suisses. Les corps sont ultra présents, puissants, parfois quasi-nus. Des corps dansants - sur la magnifique valse de Aram Katchaturian - sièges des révolutions.

Depuis leur arrivée en 2017 à Montpellier, c'est la première fois qu'on voit le travail du couple en «frontal». Cette forme classique qui place le spectateur face à la scène révèle aussi le niveau de maîtrise de cette co-direction rigoureusement partagée (lui à l'écriture, elle à la mise en scène) en rassurant au passage sur le fait que la charge d'une telle maison n'ait pas étouffé leur vitalité créative. Olivier Saccomano n'aime pas trop qu'on parle de théâtre féministe, tandis que Nathalie Garraud revendique l'idée de départ, soufflée à son compagnon, de faire d'Ophélie un sujet de théâtre. Et de la mettre au centre du plateau. On voit à peu près le genre de débats fertiles au sein de la troupe. Davantage un beau moment de théâtre, c'est entendu, qu'un théâtre féministe. Un fascinant bal des folles, où plane l'ombre funeste de Charcot, précipité d'une histoire de l'écrasement du féminin qui finit par un : «Tenez bon !»



Institut Ophélie : « À la santé de toutes les putains du Danemark » Au Théâtre des 13 Vents à Montpellier, Nathalie Garraud réveille la belle endormie avec sa création « Institut Ophélie ».

Ophélie prétendrait que c'est parce qu'elle est belle, riche et morte que son image traverse l'histoire de l'art – sur un long fleuve tranquille – depuis plus de quatre siècles... Au Théâtre des 13 Vents à Montpellier, Nathalie Garraud réveille la belle endormie avec sa création Institut Ophélie¹. Le texte signé Olivier Saccomano déplace le contenu des scènes à travers l'histoire du XXe siècle. Dans le rôle d'Ophélie, Conchita Paz reconstitue, avant de la briser, la mystique de l'érotisme passif du personnage. Son interprétation redouble d'inventivité pour se confronter à la grande chaîne des représentations concourant à l'oppression économique, politique et culturelle et à l'assignation de toutes les promesses malheureuses d'Hamlet.

C'est un peu comme si l'Ophélie de Nathalie Garraud avait bu dans le verre d'Antigone en dépit des gestes barrières. Ainsi, Institut Ophélie ne relève en rien de la captation institutionnelle des revendications féministes par l'État. C'est « un Institut, Théâtre - où ranimer les pensées, les objets, les délires déposés au fil des siècles dans les corps et les inconscients ». Ici, le rôle Ophélie rompt résolument avec l'état de passivité de

la jeune fille prise au piège. Celui de l'épouse promise et victime de la tragédie d'Hamlet, de la mariée malheureuse de Lars von Trier dans Melancholia ou de l'actrice Shelley Duvall, la femme terrorisée adossée à une porte que l'on défonce à la hache, qu'offre au regard Stanley Kubrick dans Shining. Belle, riche et morte... il faut se méfier des apparences flatteuses. Nathalie Garraud prend le parti de faire vivre sur les planches une Ophélie authentique qui se distingue par son courage à sortir du rang pour se connaître elle-même. Une Ophélie lucide, active et vivante.

Le travail de distribution est réglé comme une partition. Sur le plateau, les huit comédiens s'animent en cadence dans une mise en scène rythmée, permettant une lecture active du texte. La scène est un espace de rupture et de bifurcations entre les mondes. Les personnages croisés par Ophélie ne campent pas sur leur position, ils passent. Le dispositif constitué de portes qui s'ouvrent et se referment s'avère singulièrement efficace. Lorsque les personnages masculins franchissent le seuil qui les séparent du plateau, ils réalisent que les règles ont changé. L'histoire avec un grand H traverse, la condition des femmes demeure. Les récits politiques et artistiques que porte le texte officient comme des démonstrations de la domination sourde des hommes, validant au passage l'hypothèse émise par Walter Benjamin dès le début des années 20 selon laquelle le capitalisme constitue en lui-même un phénomène religieux servant à apaiser les inquiétudes

auxquelles les religions autrefois apportaient une réponse. Au cœur du dispositif, Ophélie est bien présente et elle ne quittera pas la scène. Sa force pulsionnelle semble s'alimenter de la déconstruction des valeurs et des rôles assignés à la femme par l'idéologie bourgeoise dominante. Elle n'est plus triste. Elle n'a plus de sexe, et pour l'heure, elle n'aime plus. Ophélie valse avec elle-même, avec toutes les femmes, d'hier et d'aujourd'hui – celles qui l'écoutent dans la salle comme celles qui sont enfermées ailleurs partout dans le monde – sans nostalgie, sans rêve. Enrôlée, vendue, avortée, abusée trois fois comme Marie par la Trinité². La mise en scène donne lieu au trajet de l'inconscient à la conscience.

Le capitalisme met en échec la liberté des femmes

L'ensemble procède d'un mélange complexe qui n'apparaît pas en tant que tel, ce qui fait de cette pièce une vraie réussite. Les tableaux qui la divisent renvoient à des formes expressives qui s'inscrivent dans une orchestration de la tension émotionnelle. Emporté dans l'esthétique du jeu et de la vision, le spectateur plonge dans un déroulement narratif discontinu riche d'arguments, qui lui réserve une place intime. La scène quasiment vide se peuple d'accessoires indiquant de funestes orientations, taxidermie, télévision miniature, porcelaine de Limoges... tableaux vides qui suggèrent au spectateur de regarder en lui-même pour comprendre les multiples sens de ce qui lui est présenté. Plus tard, tout sera bradé pour en finir et

prendre un nouveau départ, autrement.

Vous n'aimez pas l'Histoire, vous aimez les histoires, nous dit Ophélie. Figure centrale, femme sacrifiée source d'inspiration pour divers meurtres et suicides, Ophélie se décale parfois sur les seuils pour accueillir ses invitées fantômes (Rosa Luxembour, Virginia Woolf, Camille Claudel, Sylvia Plath, Marilyn Monroe, Sarah Kane...), figures marquantes des combats féminins souvent vécus dans l'isolement. La scène où elles confrontent ensemble leurs idées et leurs impressions les libère de l'austérité et de la solitude. Un petit signe témoignant que le simple fait de dire librement et d'échanger collectivement octroie de la force.

Ophélie évoque le sourire de Mona Lisa. Ce sourire, est-ce le sourire immortel de la vierge Marie ? Est-ce celui que l'on trouve au cœur de la rythmique capitaliste, vissé sur les lèvres des ménagères américaines depuis les années 50 ? Est-ce le sourire qui annonce l'avènement de la société de consommation ? Warhol qui élevait le commerce au rang des arts pourrait nous le dire³ s'il était encore là. Ça tombe bien, l'artiste qui a porté toute sa vie des médailles religieuses cousues par sa mère sur ses sous-vêtements est aussi convoqué pour une confrontation historique.

Ce sourire questionne Ophélie. Que serait-il advenu d'une Joconde sans sourire ? Pourquoi l'absence

de sourire des ménagères américaines en ferait des ennemis du genre humain ? La perception de cette Ophélie peut troubler mais elle n'est pas trouble. Nathalie Garraud, Olivier Saccomano et leur compagnie offrent à notre regard intérieur une pièce inspirante pour changer de monde.

Jean-Marie Dinh, *Alter Midi*,
15 octobre 2022

1-Second mouvement du projet Hamlet, Ophélie un diptyque conduit par Nathalie Garraud et Olivier Saccomano.

2-Le Père, le Fils et le Saint-esprit

3-L'artiste cherchait à disparaître derrière son œuvre : « Si vous voulez tout savoir sur Andy Warhol, regardez simplement la surface de mes peintures, de mes films et de moi-même. Je suis là. Il n'y a rien derrière. »

Snobinart

Le magazine culture et art de vivre du sud de la France

« Institut Ophélie » : En finir avec l'hystérie

C'est avec une joie presque enfantine que nous retournons au Théâtre des 13 vents pour y découvrir (enfin) la dernière création de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano. Avec Institut Ophélie, le duo complète une recherche entamée il y a plus d'un an sur la pièce Hamlet et sur son héritage. Salle comble et comblée pour cette deuxième semaine de représentations.

Le décor s'impose de lui-même dans la profondeur du plateau. En contraste avec la chaleur du bois, des fauteuils rouges et d'une lumière de feu qui fait ressortir toute la structure technique de la scène, deux imposants murs grisâtres viennent enfermer une pièce quasi vide, immense, autour de laquelle gravite une femme qui marmonne dans son coin comme on prépare un discours. Le théâtre n'a pas encore commencé, c'est dans ce décor monté de toutes pièces qu'il va se jouer.

Ophélie porte encore une robe noire et lourde lorsqu'elle décide enfin de poser le pied sur le parquet monotone qui recouvre le plateau pour y jouer son rôle. Un rôle qu'on a écrit pour elle et qu'elle introduit par une didascalie, de sorte à ce que ne soit pas confondu le vrai du faux. Lumière sur le plateau. Musique. Noir dans la salle. Le postulat est posé, la mécanique du spectacle peut s'enclencher.

Un grand ballet millimétré s'engage. Six portes s'ouvrent et se ferment avec une précision horlogère pour laisser une certaine histoire du monde entrer dans la

pièce encore vide. Personnages ou fantômes apparaissent et disparaissent, se succèdent en instaurant l'iconographie de tout un siècle. Là, des cadres sont posés au mur. Ici, des chaises viennent meubler l'espace. Partout s'opère la nécessité de combler cette antichambre d'un univers bien plus vaste.

Au milieu, Ophélie évolue comme elle l'entend. Elle se fait spectatrice de ce qui se met en branle, qu'importent les regards souvent dédaigneux qu'on lui porte. Car elle n'a pas suivi le même chemin que tous les autres. Elle n'est pas entrée par une porte pour ressortir par une autre en traçant une ligne droite. Non, Ophélie est entrée par la seule frontière invisible qui, dans la disposition frontale retrouvée chez Garraud - Saccomano, semble symboliser la transgression, le droit d'agir autrement.

Et voilà sans doute ce qui révèle au spectateur le point essentiel de cette création. Il ne s'agit pas d'une succession de symboles, de personnalités et de discours. Institut Ophélie nous soumet plutôt la possibilité de voir les choses sous un angle différent. Tout ici est question de point de vue. On a voulu penser que le personnage d'Ophélie, dans Hamlet, était fou. Mais chez Shakespeare comme chez Saccomano, c'est peut-être celle qui garde la plus grande lucidité quand le monde qu'elle habite l'écrase, l'enferme, la tait, la tue...

Campée par la comédienne Conchita Paz, qui porte avec brio le poids de tout un siècle sur ses épaules, la jeune Ophélie s'invente un monde où elle réimagine une

certaine histoire des femmes, mais pas seulement. Elle prend pour armes les mots d'Olivier Saccomano, qui nous régale encore avec un texte à la frontière entre la poésie et la philosophie, ponctué d'analogies aussi cohérentes qu'insensées. Elle prend corps aussi dans l'esthétisme minutieux de Nathalie Garraud, qui propose des instants suspendus dignes des plus grands tableaux de maîtres, à l'aura parfois mystique. Et ainsi elle nous emporte, nous spectateurs au visage invisible, dans sa propre vision du monde.

Pourtant la lumière est terne et peine à se refléter sur les surfaces trop grises des décors qui l'absorbent. Pourtant la musique incessante s'insinue en nous du début à la fin, jusqu'à nous rendre fous. La folie, tiens, encore, et c'est chez nous qu'elle se déclare... Alors quand vient le temps d'y mettre un terme, on se débarrasse de tout. Les cadres aux murs, les chaises, la vaisselle, tout doit disparaître pour ne garder que l'essentiel.

Disparaître de notre champ de vision, en tout cas. Car on ne fait que déplacer l'histoire et la réinterpréter selon nos propres sens. Quoiqu'on en fasse, quelle que soit la manière dont on la raconte, d'autres finiront par s'en emparer et la modeler à leur image. Tout est question de point de vue.

Peter Avondo, *Snobinart*, 19 octobre 2022

L'ŒIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Le duo Garraud-Saccomano radiographie avec lucidité et humour la condition de la femme du XIXe siècle à nos jours

Au théâtre des 13 vents, à Montpellier, les deux co-directeurs initient avec Institut Ophélie, second volet d'un diptyque consacré aux deux figures emblématiques du Hamlet de Shakespeare, une réflexion éclairée, politique et caustique sur la place des femmes dans le monde d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

En ce soir d'été indien, il y a foule au domaine Grammont. Le public montpelliérain, de tout âge, de tout milieu, est venu en nombre pour découvrir la dernière création de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano. Il faut dire que la proposition est alléchante, raconter la Femme, sa destinée à travers les âges, en se servant du personnage d'Ophélie, l'amoureuse sacrifiée d'Hamlet comme fil conducteur, référence littéraire et représentation culturelle des fondements sociaux de nos sociétés contemporaines. Le pari est audacieux, les deux artistes le relèvent clairement haut la main.

Âme errante

Pieds nus, robe noire d'un autre temps, Ophélie (irradiante Conchita Paz) fait les cent pas, marmonne, s'irrite, s'agace. Une porte ouverte, des spectateurs discutant le bout de gras, d'autres faisant grincer leur siège en s'installant, empêche le fil de sa pensée. Ça turbine sec dans sa tête. Belle, jeune, toujours vierge, et définitivement très morte, elle a des choses à dire. Non, elle n'est pas ce mythe féminin de l'éternelle folle suicidaire, qui naît de l'engouement pour l'œuvre de Shakespeare au milieu du XIXe siècle. Elle est bien plus

que cela et veut que l'on écoute sa voix, sa diatribe drôle, lucide, sans concession, qu'on dépasse l'image d'Épinal de ce deuxième sexe dit faible. Finie d'être cantonnée aux utilités, d'être hors cadre, c'est en pleine lumière, au centre d'une scène grise, rappelant quelques appartements bourgeois, quelques antichambres grises, qu'elle entend se tenir et exister.

La Femme, des femmes

Libérée de l'ombre, elle danse, virevolte, se laisse porter par le flow chaloupé, entêtant de la fameuse Mascarade d'Aram Katchaturian. Enfin, personnage à part entière, Ophélie traverse les époques, les siècles. Tour à tour putain, mère, bonne-sœur, avorteuse ou hystérique enfermée dans l'institut de Charcot, elle se glisse dans les clichés, les visions archétypales qui collent à son sexe. Elle en démonte les schémas patriarcaux, les stéréotypes que notre éducation judéo-chrétienne nous inculque depuis la plus petite enfance. Refusant un quelconque fil narratif, elle invite le public à entrer dans une ronde folle, débridée, qui n'est pas sans rappeler celle de Schnitzler, où se confronte, s'affronte représentation de nos inconscients collectifs et réalité de la femme, des femmes dans un monde d'hommes.

Sexisme vs féminisme

Elle court, elle court la plume d'Olivier Saccomano, jamais ne s'arrête. Elle convoque Angela Davis, Deleuze, Simone de Beauvoir, Andy Warhol et tant d'autres. Elle questionne préjugés et a priori. Elle s'attache aux faits, aux grands mouvements de pensées qui ont fait évoluer mentalité et société, sans pour autant s'appesantir. De la cadence, du rythme, il faut que le temps défile, que la femme sorte de ses fourneaux, remplace l'homme parti à la guerre, qu'elle s'affirme pleine et entière. Très

inspiré, l'auteur et dramaturge déplace la focale, angle l'histoire de l'humanité autrement, offre un autre point de vue clairement féministe et révolutionnaire. Le Christ en croix devient objet de fantasme pour des nonnes en manque, Marie, une vierge sacrificielle et consentante, violée par trois fois, les ateliers de pensée des lieux où on cause, on déblatère, on tord la réalité pour mieux la faire rentrer dans le moule. Ici, on s'amuse, on rit, on se moque, on joue. En s'emparant de cette matière fragmentée, kaléidoscopique, foisonnante, Nathalie Garraud imagine un tourbillon de corps, de mots, une machine à déconstruire les mythes, une mise en scène qui permet de contextualiser de manière ludique et aiguisée les luttes féministes. C'est limpide, percutant, totalement baroque et profondément intelligent.

En finir avec l'Ophélie préraphaélite

Elle prend cher l'amoureuse d'Hamlet, noyée dans les eaux algueuses, boueuses du Danemark. Elle avait besoin de cet uppercut pour se sortir de son image par trop figée, statufiée, pour ne plus être muette, pour déboulonner les fondations sexistes du monde. Il fallait passer par tous ses concepts rétrogrades, où la femme est soumise à l'homme dominant, cantonné à faire à manger, à servir mari et enfants, pour qu'enfin éclatante, vibrante, humaine, telle une Liberté, une Marianne, débarrassée de ses oripeaux, de tout objet, de tout lien avec la vie matérielle, elle puisse appeler, dans un dernier souffle, ses sœurs de combat à se rallier à ce nouveau cri salvateur et viscéral : « Tenez bon ».

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore, *L'œil d'Olivier*, - Envoyé spécial à Montpellier, 19 octobre 2022

hottello

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE

Institut Ophélie, une pièce de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano, écriture Olivier Saccomano, mise en scène de Nathalie Garraud.

« L'Institut Ophélie a été institué en 1919 par les époux Wanfield, venus des Etats-Unis d'Amérique après la Grande Guerre. Morts : vingt millions et demi, mutilés : vingt millions et quart. L'Institut Ophélie est institué en 1919 pour recueillir des filles, des jeunes filles, en grande détresse morale et les remettre en état de marche pour la Première Société Mondiale - aviation civile, transmission sans fil, cinématographe, automobiles, électro-ménager, Exposition coloniale...»

Vient à l'esprit l'Institut Benjamenta de Robert Walser, une représentation métaphysique du monde dans un univers flottant et incertain de l'entre-deux de la perception et de l'expérience de soi.

Avec Institut Ophélie, le ton est donné : soyons positifs et constructifs - ironie et satire bien sûr -, qui évalue les affres d'une société néo-libérale de « progrès » économique et social, scientifique et éthique... qui n'aurait jamais dû avoir de fin, comme on l'a cru longtemps.

Depuis 2018, Nathalie Garraud et Olivier Saccomano co-dirigent le Théâtre des 13 Vents où, avec la

Troupe Associée, ils ont travaillé à un diptyque, composé d'une pièce d'étude sur le Hamlet de Shakespeare - Un Hamlet de moins (2021), et de la création Institut Ophélie (2022) - l'expression d'un amour efficace de la littérature, du théâtre, de la peinture, musique, sculpture, cinéma mêlés.

Ils se sont penchés sur le pouvoir des images, « enfermement, folie, suicide » pour de nombreux destins de femmes au XX^{ème} siècle - Rosa Luxembourg, Virginia Woolf, Camille Claudel, Sylvia Plath, Marilyn Monroe, Sarah Kane ..., des « moments-Ophélie » récurrents et significatifs, à partir desquels les concepteurs ont sondé la persistance des représentations et visages de l'oppression.

Sur la scène, respire et vit une femme en représentation, l'actrice Conchita Paz, tour à tour langoureuse, ironique ou satirique, en grande robe noire de soirée de bal dans laquelle elle valse élégamment pour un réel plaisir d'être. Elle est manifestement décidée à ne pas s'en laisser conter afin de témoigner plutôt de la représentation des femmes dans l'histoire du siècle et de l'art.

Spectatrice et pas dupe, elle regarde le plateau avec recul, avant de l'investir pour participer à la fresque théâtrale vivante, comme si le public ne contemplant les scènes qui lui sont données à voir qu'en deux temps, selon la distance exacte que la protagoniste prend par rapport à elle-même.

Régulièrement, elle s'échappe du tableau comme pour le laisser

vivre et l'apprécier à distance. Théâtre dans le théâtre, et métaphore filée des différents degrés d'appréciation d'une fresque.

Portrait en majesté, elle valse sous la musique joyeuse et entêtante, tournoyante et enivrante de la Mascarade de Aram Katchaturian. La belle qui ne se réduit pas à cet adjectif ne pose le pied sur la scène qu'après avoir longé la courbe qui borde le plateau en angle, avec de chaque côté des deux murs, une volée de portes fermées qui ne cesseront de s'ouvrir ensemble ou séparément, pour laisser surgir les personnages de la vie et les voir s'enfuir - ballet orchestré des apparitions.

Une durée à explorer du début du vingtième au début du vingt-et-unième siècle, la traversée temporelle de l'imaginaire : Vous voyez une femme. Derrière elle, un paysage de guerre. On voit une route de goudron qui mène au théâtre où des hommes viennent la voir et, au-delà, une masse rouge et indistincte d'orphelins, d'organes sexuels, de propriétaires, de voitures à chevaux, de fantômes, de salariés, et par temps clair, on voit la Chine et l'Amérique du Nord. Derrière elle, tout ça, derrière elle.

Le tableau de fond grondant reste celui de la Guerre, de la Première à la Seconde, des conflits où les hommes n'en finissent pas d'exulter : Parce qu'il faut que je vous le dise : après la guerre ne vient pas la paix, mais l'entre-deux guerres. On entendra souvent les accents déchirants d'O Solitude

My Sweetest Choice de Purcell ou la Valse Triste de Paul Misraki - bo d'Alphaville.

Des tableaux vivants, peuplés de figurants de l'Histoire, de fantômes, de spectres - une lutte avec les images convenues. Et la femme en toute circonstance répond à un reflet existentiel de réserve et de modestie - femmes en peinture, en littérature, en sculpture, et dans tous les arts, avec ce rien de tristesse dans le regard - mélancolie, ombre de résignation et attente de consolation.

Ce que de tous temps, les femmes n'ont cessé d'exprimer - un abandon d'extrême solitude. C'est elles qui le plus souvent sont « agies » ou violées, comme dans Le Verrou de Fragonard.

Soldats avec fusil ou clairon et gueules cassées, officiels avec pile de journaux ou dossiers d'affaires; avorteuse, longue robe et pile soignée de draps blancs repassés sur les bras : mallettes et pipes pour les messieurs responsables, d'un côté, et de l'autre, nonnes et femmes au foyer.

Le ballet des spectres et des fantômes est chorégraphié à merveille, entre pauses et silences, à la façon de bouffées de respiration ou d'élan vers la vie et ses désirs, des rappels d'ensemble de chœurs de danseurs, façon Maguy Marin - des scènes répétitives et variantes juste amorcées.

Une époque où on cache à tout prix la volonté de libération ou d'émancipation de la femme - le sang des avortements par les faiseuses d'ange - scène lointaine à vue -, l'occasion de revoir la tradition des icônes picturales

ou sculpturales de nus féminins aux draps blancs maculés. La protagoniste pudique se dénude pour incarner les portraits féminins gravés dans les mémoires.

Après la guerre, la paix ne se retrouve que dès lors que les femmes retournent à leur foyer. Dans les années cinquante/soixante, les pères posent dans la démocratie bourgeoise, lisant le journal à table, modèle absolu des deux fils en pyjama, tandis que la mère vague à ses petites occupations.

Les hommes, apprend-on, ne sont pas là pour protéger mais pour faire la guerre et des affaires.

Henry Ford a inventé le travail à la chaîne en visitant un abattoir, et à partir de là, l'utérus de vos mères est devenue une usine à soldats et à salariés. On aurait dû la fermer quand il était encore temps. C'est le sénateur du Wisconsin qui avait raison : la contraception est un complot antimilitariste. « Les soldats se recrutent dans les classes laborieuses. Si l'on donne des contraceptifs aux pauvres, où allons-nous trouver des hommes qui se battront au cours de la prochaine guerre ? »

Les femmes doivent lutter contre les assignations auxquelles on les réduit, ces institutions révélatrices de leur condition - famille, nation, marché de l'emploi et de l'art - ou maisons, couvents, cliniques psychiatriques, musées, responsables de représentations féminines orientées.

L'humour et la dérision, l'amusement et la folie - allusion à l'époque de la médecine psychiatrique des temps de Charcot où la femme n'est

qu'hystérie et désorganisation de soi - sont régulièrement présents, ajoutant au tableau une dimension plus ludique et légère en même temps que réfléchie.

Visites au musée avec guide dont on entend le discours décalé au milieu des touristes visiteurs et arpenteurs de galeries ; présence ludique d'Andy Warhol qui défend son esthétique, et de Simone de Beauvoir qui s'explique, prise d'un fou rire inextinguible et de quintes de toux et qui boit l'eau du vase au bouquet de fleurs rouges pour se calmer; l'humour patient et distancié d'Angela Davis invitée à la table, d'un Deleuze méditatif avec ses bons mots, de même Guattari, Rancière...

Une galerie de portraits et de personnages emblématiques issus de la réalité de leurs discours. Sous les musiques de la Girandole de Armando Trovajoli, de Cinque Bambole de Piero Umiliani.

Une immersion lumineuse dans un temps plus ou moins passé, encore immédiat pourtant, et « revenant », ne serait-ce qu'avec la guerre en Ukraine. Le bel attrait d'un voyage théâtral entre philosophie existentielle, exigence humaniste, sensibilité aux arts plastiques et co médie légère « contre la folie meurtrière des hommes-bouffons pour le pouvoir ». Pour l'émancipation féminine.

Un vent assez violent devrait bientôt se lever, et s'il charrie assez de voix, de ruines, d'ossements, s'il brise assez de vitres et assez d'écrans, nous serons poussés vers la sortie. Tenez bon.

Véronique Hotte, *Hottello*, 20 octobre 2020

Un Institut Ophélie affolé et affolant Nathalie Garraud et Olivier Saccomano créent Institut Ophélie au Théâtre des 13 Vents Montpellier

Après Un Hamlet de moins, Nathalie Garraud et Olivier Saccomano complètent leur diptyque shakespearien et utilisent la parole hallucinée d'Ophélie comme modèle pour explorer les mécanismes d'oppression et d'assignation qui pèsent sur les femmes.

Lorsque Ophélie prend la parole à la scène V de l'acte IV d'Hamlet, c'est tout un monde que la jeune femme engloutit avec elle au gré des uppercuts qu'elle décoche aux présents - Gertrude, Claudius et Laërte - et aux absents - Hamlet et Polonius. Avec un aplomb insoupçonné, elle avertit le roi et la reine du triste sort qui les attend - « Seigneur, nous savons ce que nous sommes, mais nous ne savons pas ce que nous serons » -, s'exorcise d'un mal depuis longtemps enfoui - « Il se leva et se vêtit, / ouvrit la porte de la chambre ; / Entra la vierge, mais vierge / Jamais elle n'en sortit » - et remonte aux multiples racines de son désespoir - « Les gars le font sans hésiter, / Par Queue, ils sont blâmables ». Devant cette

diatribe, Claudius et sa cour sont pris de stupeur. Celle qui devait suivre son destin tout tracé ou se retirer dans un couvent, celle pour qui les hommes, son frère, son père et son prétendant, n'ont cessé de s'exprimer, ose se délivrer de ses chaînes, faire exploser le patriarcat qui l'enserme, et révéler tout ce que le royaume du Danemark peut compter de chausse-trapes. Elle est alors, tout autant qu'Hamlet, même si la postérité lui en sait moins gré, une fautrice de troubles, qu'on a, comme bien des femmes avant et après elle, qualifiée de folle ou d'hystérique - « Leçon de la folie, pensées et souvenir associés », conclut Laërte - pour mieux discréditer sa parole menaçante pour l'ordre établi.

À ce « moment-Ophélie », comme ils le nomment, Nathalie Garraud et Olivier Saccomano ont voulu redonner son lustre, et ériger la jeune femme et sa parole hallucinée en modèle puissant pour éclairer la condition féminine des décennies passées. Sur le plateau du théâtre des 13 Vents, dans un salon quasiment vide, ce n'est pas l'héroïne shakespearienne qui se présente, mais une certaine Jeanne. À la manière d'Hamlet dans le Hamlet-Machine d'Heiner Müller, elle assure ne pas être Ophélie. Au fil des minutes, elle s'impose plutôt comme son émanation, comme l'incarnation de son modus operandi, capable,

par le truchement de sa pensée affolée, de convoquer le XX^{ème} siècle tout entier. Telle une cheffe d'orchestre-prêtresse qui voudrait tout dynamiter, elle donne vie à une succession de tableaux qui, de l'avortement au combat politique en passant par le domestique, mettent en lumière les mécanismes d'oppression qui pèsent sur les femmes, l'assignation dont elles sont victimes et les différentes institutions - famille, nation, marché - et instituts - maisons, couvents, hôpitaux psychiatriques, musées - qui les menacent. Avec, toujours, en toile de fond, ces hommes, multiples et variés, qui veulent les faire rentrer dans le rang lorsqu'elles osent en sortir.

Autour d'elle, l'espace devient, peu à peu, mi-psychiatrique, mi-muséal, avec son lot de chaises contre les murs, de cadres vides accrochés ça et là, de touristes, aussi, qui viennent, à intervalles réguliers, prendre ces tableaux vivants en photo. Tous sont peuplés de spectres, à l'image de celui du père d'Hamlet, d'inconnus, de figures - des soldats de la Première Guerre mondiale, des nonnes, des hommes d'affaires, un père autoritaire, des fils ingrats, une faiseuse d'anges... - et de personnalités - Simone de Beauvoir, Silvia Federici, Angela Davis, Andy Warhol, Gilles Deleuze, Jacques Rancière, Félix Guattari... - qui participent ou s'interrogent sur des scènes de la vie féminine.

Puissamment référencé, sans doute jusqu'à l'excès, particulièrement dense, ce maelström fonctionne par jaillissements intellectuels successifs. Porté par la langue aussi simple que poétique d'Olivier Saccomano, qui parvient à conserver le caractère halluciné de celle d'Ophélie, il réussit à engendrer un bouillonnement savamment hypnotique.

Cette énergie du langage, Nathalie Garraud la traduit brillamment au plateau. Traitant son spectacle à la manière d'un gigantesque tableau, elle fait montre d'un travail pointilleux et pointilliste où tout est mis au service de la limpidité - les lumières et

la musique, de la valse de la Mascarade d'Akram Khatchaturian au 0 solitude de Purcell, agissant comme des flambeaux pour se repérer de tableau en tableau - et de la fluidité. Emportés dans une immense boucle chorégraphique, qui n'est pas sans rappeler certaines pièces de Maguy Marin, les spectres convoqués donnent naissance à un ballet impeccablement cadencé. S'ils semblent parfois errer sans but, ils s'imposent en réalité, presque subrepticement, parfois sans crier gare, comme les rouages essentiels d'un grand tout, d'un univers parallèle qui n'est que le miroir grossissant du nôtre. À l'avenant, dans sa direction

d'acteurs, Nathalie Garraud assume le côté le plus subversif d'Ophélie et pousse les comédiennes et comédiens à jouer avec l'étrangeté qui se dégage du plateau, et qu'ils alimentent avec gourmandise. Dans l'énergie qu'ils mobilisent, comme dans leur présence énigmatique, tous sont remarquables de justesse, à commencer par Conchita Paz, exquise dans son rôle de maîtresse de cérémonie. Il n'en fallait alors pas plus pour réussir ce bel et juste hommage à l'une des héroïnes les plus magnifiques de l'histoire du théâtre.

Vincent Bouquet, *sceneweb.fr*,
22 octobre 2022



Institut Ophélie, de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano, au Théâtre des 13 vents

Pour ouvrir sa saison, le Théâtre des 13 vents, Centre dramatique national de Montpellier, a présenté tout au long du mois d'octobre la création de ses codirecteurs, Olivier Saccomano et Nathalie Garraud : Institut Ophélie. Une pièce importante, cérébrale, qui s'intéresse aux bouleversements des représentations de la femme au cours du XXe siècle.

« Vous voyez une femme » : les premiers mots de la création d'Olivier Saccomano et Nathalie Garraud donnent le ton. Ici, il ne s'agira que du Deuxième sexe de Simone de Beauvoir (d'ailleurs présente dans la pièce). La femme, donc, est au cœur du texte, de la scène, incarnée d'abord par un personnage dont on ne sait rien, mais qui nous servira de guide, de point de repère tout au long de la représentation. Interprétée par la remarquable Conchita Paz, cette femme nous emporte dans un XXe siècle synonyme de bouleversements pour le genre

féminin.

Le plateau, un intérieur bourgeois aux murs vides, ne donne aucun indice sur le lieu. Sommes-nous à L'Institut Ophélie (qui donne son nom à la pièce), ou bien est-ce une projection mentale de cette femme ? La question reste sans réponse, mais le décor change au fur et à mesure que la pièce évoque différentes époques d'un siècle majeur dans l'histoire des femmes et pour leur place dans la société.

Les années 1920 d'abord, où les gueules cassées, des nonnes, des hommes importants en haut de forme traversent un plateau. La femme, cette femme, toutes les femmes sont alors réduites à deux destinées : donner au pays une nouvelle génération, ou bien soulager la peine des hommes partis à la guerre.

Et, alors que l'on vient d'évoquer le viol de Marie, « au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit », un avortement clandestin et une tirade sur la contraception comme complot antimilitariste servent de transition vers des années 1960 loin d'être synonymes de liberté pour les femmes. Réduites à être de parfaites femmes d'intérieur,

à servir le repas à leur mari, elles croquent des Valium pour oublier leur situation.

Cérébrale, drôle, mais aussi poétique, parfois grinçante, la création d'Olivier Saccomano et Nathalie Garraud invoquent de grands personnages de ce XXe siècle. Deux André, Breton et Citroën sont ainsi mis en parallèles. Un troisième André, cette fois américain, Andy Warhol fait également un passage sur le plateau. On y rencontre aussi Deleuze, Simone de Beauvoir ou Angela Davis. La Joconde aussi, au cours d'un cours d'histoire de l'art magistral sur le fameux sourire de Mona Lisa. Et bien sûr, Ophélie, personnage féminin tant de fois représentée.

Avec Institut Ophélie, on voit donc une femme, et à travers elles toutes les femmes. Celles qui se sont battues, celles qui se sont tuées, celles d'hier et celles à venir. À la fin de la pièce, un cri lancé comme un avertissement à la génération féminine à venir : « Tenez bon ! »

Eva Gosselin, *L'art-vues*, 22 octobre 2022

Mouvement

magazine culturel indisciplinaire

INSTITUT OPHÉLIE : SOIGNER LA RÉPRESSION

L'histoire de l'art a figé le personnage d'Ophélie dans une posture de jeune vierge innocente et tranquille, reposant pour toujours dans son lit de fleurs. Contre l'image muséale et contre l'époque, Nathalie Garraud et Olivier Saccomano préfèrent renouer avec le personnage shakespearien, sincère perturbatrice, à l'origine du mythe. Une jeune fille au teint laiteux dormant d'un sommeil d'enfant dans un confortable parterre de fleurs : le personnage d'Ophélie est devenu un sujet de prédilection pour les peintres du XIXe siècle, qui l'ont érigé en symbole de pureté et d'innocence. Absente et mélancolique sous le pinceau de John William Waterhouse, le regard figé et les mains délicates ouvertes en prière chez John Everett Millais, ou drame spectaculaire dans la rivière d'Eugène Delacroix, la galerie des noyées présente avec constance la jeune protagoniste en victime impuissante laissée aux violences du destin. Pourtant, dans Hamlet, la pièce de Shakespeare d'où elle tire son origine, la mort de la jeune Ophélie n'est qu'un élément marginal et tardif, conséquence surtout de mauvais traitements. D'abord courtisée, puis rejetée sans motif par le héros éponyme, l'amoureuse éconduite sombre dans une folie qui lui sera fatale. De cette postérité sélective et passivisante, Nathalie Garraud et Olivier Saccomano ont fait un symptôme, soumis à l'examen entre les murs de leur Institut Ophélie.

Grande Répression

Le délire, dans son sens étymologique, désigne ce qui ne peut être dominé. Délirante, la

jeune femme qui assure l'ouverture d'Institut Ophélie l'est assurément. Dans une scène transformée en boîte grise, bardée de part et d'autre par des murs hauts criblés de portes, la solitaire s'agite, bat le sol de ses pieds nus et défie la salle d'un air belliqueux. Depuis sa cage domestique, elle harangue à la chaîne les silhouettes fantomatiques qui passent sans la voir. Soldats amorphes, femmes de chambres apathiques, et bientôt petits patrons bedonnants et messieurs bien mis. Campée en Diogène à jupons, cette Ophélie encore inconnue commente, dénonce et peste contre le monde qui défile sous ses yeux. Lorsqu'on ne l'ignore pas, on la regarde en démente, la réprime sans ménagement.

Des jeunes pioupious défigurés par la Grande Guerre aux premiers investisseurs à cols blancs de l'époque moderne, tout le XXe siècle défile en arrière-plan. L'avènement des produits industriels et du petit-écran s'immisce dans le décor, les ménagères névrotiques remplacent les religieuses et les lavandières. En meneuse de revue autoproclamée, notre Ophélie crache sa haine du tout-marchand, rapproche les politiques anti-IVG des intérêts militaires, singe le mari misogyne et ampute par altruisme la concubine de son alliance mortifère. Dites-la folle si vous voulez, ses invectives n'en perdront pas leur poids.

Tellement Ophélie, tellement morte

Fidèle à son homonyme victorienne, la protagoniste de Institut Ophélie tient tête au monde comme il va, lui refuse la naturalisation des inégalités de genres et de ressources. Semblable à l'œuvre shakespearienne encore, l'Ophélie de l'Institut devra payer son insoumission. Et de rappeler : « Les filles qui ont cogné contre

des empires ont toutes connu des morts atroces », pendant qu'une faiseuse d'ange lui charcute l'entrejambe. Dans le jeu des mises en abyme, l'espace trans-historique de la scène se fait salle d'exposition muséale par-dessus le marché. Une caricature peroxydée d'Andy Warhol vient y traîner son monologue désabusé, revendique sans complexe son manifeste pour des images aplanies de contexte et de sens. Autour d'une Ophélie encore ensanglantée, il rameute son troupeau de visiteurs à smartphones et tote bag à l'effigie de la Joconde, autre figure de femme réduite à un simple motif.

Pièce-somme où les références - implicites le plus souvent - affluent en masse et perdent sans difficulté le commun des lettré.e.s, où il faudrait pouvoir reconnaître en deux répliques Gilles Deleuze ou Silvia Federici, la pièce de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano cultive dans le même temps les curiosités et chemins de traverse. L'histoire des mouvements féministes y éclaire par anecdotes ou plaidoyer celle de l'industrie, éclabousse dans la foulée les fondements de l'institution culturelle. Rythmé par les performances scéniques et les ruptures de registre, les pantomimes et les bouffonneries d'Ophélie et consœurs recrutées dans son sillon, cet Institut sème tout du long des rappels historiques et critiques, et met en perspective les fausses impasses militantes et idéologiques de notre temps. Pour les plus érudits la compréhension totale de la pièce, pour les autres au moins de précieuses pistes pour penser l'époque, y remettre un peu d'ordre, et accepter encore d'y prendre part.

laGazette

DE MONTPELLIER

THÉÂTRE

Tempête sous un crâne

Aux 13 Vents, mardi 11.



PHOTO JEAN-LOUIS FERNANDEZ

► Il s'en passe des choses, dans la tête d'Ophélie. Dans le huis clos de son cerveau, la fiancée malheureuse de Hamlet, héroïne d'*Institut Ophélie*, la nouvelle pièce des deux directeurs du théâtre des 13 Vents, convoque des témoins de l'Histoire. Des Gueules cassées, la Joconde, Simone Veil, Warhol, des ménagères sorties tout droit des 70's... Loin de la folie qu'on lui prête depuis le XVII^e siècle, la "pucelle publique" gamberge et se rebelle face au traitement infligé à son sexe. Et se livre sur scène, ce 11 octobre, à un puissant manifeste, parfois dérangent, parfois drôle, toujours brillant. "Ne rentrez pas chez vous", clame-t-elle à ses sœurs en guide de conclusion. "Tenez bon." ✕